



N° 62 – octobre 2008

Sommaire

LA VIE DE L'ASSOCIATION

Rendez-vous saléviens
Voyage de l'été
Conférences saléviennes
Saléviens de Paris
Avalanche de publications saléviennes
Bibliothèque saléviennne

CARNET

Nos joies, nos peines
Nouveaux membres
Souvenir de Marguerite Cochard

A LIRE, VOIR, ENTENDRE

Publications savoyardes
Salon du livre savoyard
Expositions

IL ÉTAIT UNE FOIS

La fièvre de l'or noir (suite)
Le général Dufour
Thomas Platter à Thiollaz

LA VIE DE L'ASSOCIATION

RENDEZ-VOUS SALÉVIENS

Voir invitation ci-jointe. N'hésitez pas à diffuser les invitations autour de vous ou à venir avec des amis pour faire découvrir nos conférences.

VOYAGE DE L'ETE

Le « cru » 2008 de la sortie annuelle de La Saléviennne, le 6 septembre dernier, débuta par une lente course entre notre autocar et les nuages. Ces derniers, pas pressés du tout, prirent le temps de batifoler sur le Jura, nous laissant profiter de belles éclaircies jusqu'après le déjeuner. Après... c'est une autre histoire pleine de flic-floc ininterrompus. Il en fallait plus pour saper le moral de la belle cinquantaine de Saléviens avides de petits bidules et autres tic-tac.

En effet, ce sont Cluses et l'Espace Carpano-Pons qui nous attendaient avec le Musée de l'horlogerie et du décolletage. Cette technique dont la France est le leader mondial concentre dans la seule vallée de l'Arve, autour de Cluses, presque les 2/3 des entreprises de ce secteur (environ 500) occupant 18 000 personnes. C'est de l'horlogerie que naquit le décolletage (littéralement : dégager le collet).

Dès 1720 Claude Joseph Ballaloud, de retour de Nüremberg où il s'était perfectionné dans l'horlogerie, s'installa à Saint-Sigismond. Il forma nombre d'artisans des alentours, trouvant là un complément aux maigres ressources agricoles. La fabrication des pièces d'horlogerie fut facilitée par l'apparition des premiers tours à main. La production était essentiellement destinée à Genève.

Beaucoup plus tard, en 1848 fut construite l'Ecole royale d'horlogerie. Elle formait des techniciens qui furent à l'origine de l'industrie moderne qu'est le décolletage. On leur doit les tours à pédale à pignon automatique. La fabrication de ces tours, par contre, restait l'apanage de la Suisse. L'énergie « humaine » devenant insuffisante, on utilisa la force des torrents. On peut encore voir (le musée étant situé en bordure de l'Arve) les vestiges du bief canalisant l'eau vers la roue à aube procurant la force motrice nécessaire aux ateliers. Un bel assortiment de poulies et courroies est toujours visible mais maintenant mu par un moteur électrique.

L'impulsion vers la fabrication de plus grandes pièces est partie de la Grande Guerre et les besoins croissants du ministère... de la Guerre. De nos jours, le domaine d'activité du décolletage est très vaste, allant de l'automobile à l'aéronautique, à l'armement, au domaine médical. Le tour à commande numérique a partiellement remplacé le « régleur-tourneur » en simplifiant son utilisation. Cependant le savoir-faire des décolleteurs reste indispensable et un des atouts majeurs des entreprises de la vallée de l'Arve est leur taille moyenne, qui leur

permet une très grande réactivité vis-à-vis des demandes de l'industrie.

Cette première partie fort instructive ne fit qu'accentuer la curiosité « salévienne » et le coin dédié à l'horlogerie réservait son lot de surprises !

A commencer par les cadrans solaires (inventés par les Chaldéens... 3000 ans avant J.-C.) dont l'« ennemi » sera toujours l'absence... de Soleil. Plus drôle est le réveil à bougie : une tige métallique, fichée dans le corps de la bougie et libérée après la fonte de la cire, tombe sur une surface « bruyante » et réveille le dormeur (la fonction « bis » était prévue : une deuxième tige plantée plus bas pouvait répéter l'opération). L'horloge à feu chinoise – utilisant l'encens – fonctionne sur un principe voisin. Plus (d)étonnant est le canon de midi inventé en 1785 par un ingénieur en instrument de mathématiques... dénommé Rousseau. Ce canon était surmonté d'une loupe orientée sur le soleil au méridien. La concentration des rayons du soleil mettait à feu la charge de poudre. Celui installé dans les jardins du Palais-Royal à Paris, sur ordre du duc d'Orléans est le plus célèbre. Il permettait, loin à la ronde, de régler sa montre. C'est de là qu'est venue l'expression « midi... pétante » !

Horloge mystère, montres à gousset, oignons, régulateur de cheminot, horloge à une seule aiguille, le musée est rempli de trésors de mécanique.

Un des perfectionnements majeurs de l'horlogerie a été l'échappement. Il permet de transformer l'énergie du ressort en impulsions. Sans lui les roues tourneraient trop vite et le ressort serait « déremonté » en quelques secondes. L'échappement à ancre apporta encore plus de précision au mouvement. Sur la centaine d'échappements inventés, le musée de Cluses en possède 32 modèles, agrandis et réalisés par l'Ecole nationale d'horlogerie de Cluses vers 1880. A l'ouverture de cette dernière en 1848 et encore Ecole royale d'horlogerie, son effectif était de 12 filles et 12 garçons. En 1860, statut impérial oblige, les filles n'étaient plus admises ! On pourrait presque affirmer qu'en matière

de parité hommes-femmes, la Savoie a eu un bon siècle et demi d'avance sur la France !

Sachant qu'une montre de base comporte environ 100 pièces, que dire de ce vélo miniature que possède le musée ? Construit de 1900 à 1936 par Paul Jacob (co-fondateur des Ets Jacob-Delafon) ce modèle réduit ne pèse que 20 grammes et comporte pas moins de 620 pièces dont 288 uniquement pour la chaîne.

Sans jeu de mots, dans cet univers horloger... nous n'avons pas vu les heures passer. Un tic-tac malicieux nous rappela qu'il était grand temps de songer aux plaisirs gustatifs. Le menu préparé par « La Chemenaz » aux Contamines-Montjoie a ravi les papilles de plus d'un et c'est avec l'esprit légèrement brumeux que la suite de la promenade débuta ; les vanes célestes ayant quelques fuites, l'arrosage fut conséquent tout au long de l'après-midi.

Ainsi la première étape *post-meridiam* nous conduisit à Notre Dame de la Gorge, joyau de l'architecture baroque savoyarde. Réalisée entre 1699 et 1707 par Jean La Vogna un maître-maçon venu de la Val Sesia au pied du Mont-Rose et qui venait de terminer l'église de Saint-Gervais.

Après l'avancée des idées issues de la Réforme on assista, au début du XVII^e siècle à un sursaut de l'Eglise catholique et au début de la Contre-Réforme. C'est ainsi qu'au fil des visites pastorales (dont celle de saint François de Sales à Notre Dame de la Gorge en 1606), au dynamisme des prêtres issus des premiers séminaires, l'église redevient le lieu central de la pratique religieuse. Ces prêtres, très cultivés, seront actifs dans la construction des églises baroques et une trentaine furent construites entre Sallanches et Argentière entre 1680 et 1783. La dernière a été Notre Dame de l'Assomption à Cordon. Leur financement fut assuré par la famille des prêtres, souvent aisée, ainsi que par les colporteurs savoyards partis chercher fortune vers l'Autriche, la Saxe et la Bavière et dont certains revinrent au pays. Les curés et les évêques prélevant le tiers

de leurs revenus pour embellir leur paroisse natale, ils vont faire venir des retables entiers en pièces détachées depuis l'Allemagne, des peintures, de l'orfèvrerie, préférant s'acquitter de la taxation imposée en offrant des œuvres d'art à leur église. La population est aussi mise à contribution, notamment pour la fourniture du bois

Le Val Montjoie au pied du col du Bonhomme fut très tôt colonisé par des populations venues de Moûtiers, suivant en cela une ancienne voie du sel. Notre-Dame de la Gorge, depuis le XIII^e siècle, a été l'église paroissiale de tous les habitants du vallon et cela jusqu'au début du XIX^e siècle. Mais c'est aussi un sanctuaire où le culte marial est très présent. Encore aujourd'hui, le pèlerinage du 15 août à la Gorge attire de très nombreux fidèles.

Cette église avait la particularité d'être un sanctuaire à répit (il n'y en eut que 250 dans toute la France). Le « répit » était, à cette époque où près d'un enfant sur trois mourait avant l'âge d'un an, un retour temporaire à la vie le temps de lui conférer le baptême avant la mort définitive. Ayant été baptisé, l'enfant pourra être enterré en terre chrétienne. Le répit n'est possible qu'en certains sanctuaires, le plus souvent consacrés à la Vierge dont l'intercession est nécessaire.

L'année 1793 sera très difficile pour la région et beaucoup d'édifices seront dégradés. Notre-Dame de la Gorge sera fort heureusement épargnée et lorsque en 1835 Monseigneur Pierre-Joseph Rey, évêque d'Annecy et un des « pères » de la Congrégation "Missionnaires de Saint-François de Sales" vint faire une cure aux Bains de Saint-Gervais il fera beaucoup pour redonner du lustre à Notre-Dame de la Gorge dont l'aspect n'avait pas beaucoup changé depuis sa construction. Il légua ses biens à la congrégation qui, dès 1840, entreprit les travaux de rénovation.

Le maître-autel d'origine, terminé en 1707, serait dû à Jacques Clairant, sculpteur à Chambéry, et dont la « patte » est reconnaissable par la forme de ses

colonnes torse. Un ex-voto un peu particulier orne le côté droit de l'édifice ; ce tableau fut offert par Nicolas Revenaz, émigré du Val Montjoie et marchand auprès de la cour impériale d'Autriche. Il représente le siège de Vienne par les Turcs en 1683 : le donateur est représenté sur ce tableau !

Autre lieu, autre surprise : Saint-Nicolas de Véroce à quelques kilomètres de là vient de voir la réouverture, après quatre ans de travaux, de son église.

Construite de 1725 à 1729, à la perpendiculaire de l'ancienne église – le transept actuel - la toiture et le clocher nécessitaient une rénovation urgente, l'humidité ayant dégradé les peintures et mettait en péril le gros œuvre. Commencés par le clocher en 2003, les travaux se poursuivirent avec la couverture. Le choix d'une ardoise du Canada (la « récolte » de celle de Morzine ayant été mauvaise), très lourde, imposa de reprendre l'intégralité de la charpente. Un plancher chauffant a été installé, permettant d'éliminer les poussières qui détériorent les peintures. Celles de la voûte ont été refaites de manière néo-classique sur la base de celles de 1856. La frise, modifiée au milieu du XIX^e siècle, a retrouvé son état initial. Le coût final de 4 000 000 € a été supporté par la commune, le conseil général et l'Etat. Le résultat est toutefois bien là et l'édifice est tout simplement magnifique.

La vie de Saint-Nicolas, patron de la paroisse, et également des marins, est contée sur les peintures ornant les murs et le plafond. Le retable de par sa forme arrondie représente l'ouverture, l'accueil, rappelant le côté « théâtre » du baroque. On peut y distinguer des colonnettes torsées ajourées, symbole de la prière. Il n'y a pas de poutre de gloire à Saint-Nicolas, mais uniquement un Christ suspendu en limite de la nef et du chœur.

Monument du patrimoine, cette église mérite vraiment un détour et pour ceux qui n'ont pu la visiter, bien d'autres « trésors », qu'il serait trop long d'évoquer ici, vous attendent.

Nous n'oublierons pas notre guide-accompagnateur, passionné du baroque : Jean-Paul Gay, instituteur à la retraite qui sut nous faire partager avec enthousiasme son savoir immense. Il organise des marches sur les chemins du baroque. Nous ne pouvons que le recommander à ceux qui n'étaient pas disponibles début septembre.

La dernière visite de la journée en sa compagnie fut pour la chapelle des Chattrix non loin de Saint-Nicolas. Elle fut construite à l'initiative de Nicolas Mermod, un prêtre issu de la famille des Chattrix et sorti d'un des premiers séminaires dont la création avait été décidée par le Concile de Trente. Nicolas Mermod est d'ailleurs présent, à genoux entre saint Léonard et saint Joseph, sur le tableau figurant le couronnement de la Vierge. Placée au dessus de l'autel avec *antependium* en cuir de Cordoue, cette toile, peinte à Prague vers 1730, a « voyagé » à dos de mulet, enroulée dans des couvertures. Comme pour les églises construites au pays du Mont-Blanc au moment de la Contre-Réforme, les émigrés ont contribué à son financement et à sa décoration. Le baroque donnait une grande importance aux œuvres d'art et tout ce qui fait la gloire de Dieu compte.

Voilà, la balade est terminée. Nous en remercions très sincèrement les organisateurs.

Et à l'an qué'vin.

Jean-Pierre Chauvet

CONFÉRENCES SALÉVIENNES

Le Salève et son chemin de fer

Le 9 juillet 2008, l'Office du Tourisme de l'agglomération annemassienne a proposé une animation centrée autour du téléphérique du Salève. Gérard Lepère a donc présenté une conférence-diaporama d'une heure dans la salle de la gare inférieure. Il a fait suivre cette conférence d'une « balade » sur les traces du chemin de fer ; trente et une personnes ont vu le

diaporama, et vingt et une personnes ont fait la descente.

Débutées en 2002 (voir le Bénon n° 38), les randonnées sur les traces du chemin de fer à crémaillère du Salève se sont poursuivies encore cette année durant l'été, soit deux randonnées pour les adolescents genevois et une randonnée à la demande de l'Office du Tourisme de l'agglomération annemassienne.

Le Passeport-Vacances proposé aux enfants de Genève par le Département de l'instruction publique (Service des loisirs de la jeunesse) rencontre un succès croissant d'année en année et l'édition de 2008 proposait une palette de plus de 150 activités. La traversée du tunnel étant actuellement interdite, l'itinéraire et les horaires ont un peu évolué depuis les débuts : le parcours facile de la branche d'Etrembières a été remplacée par la descente plus raide du sentier du Pas de l'Echelle et ses 240 marches de pierre. Le départ et l'arrivée se font désormais à Veyrier. Les transports des enfants et des moniteurs sont assurés par le bus de la ligne 8 des TPG. Comme les enfants choisissent les activités qui les intéressent dans le Passeport-Vacances, les randonneurs sont tous volontaires et conscients d'avoir à marcher pendant près de cinq heures. Les montées au Salève se font en téléphérique et les descentes à pied le long de la ligne déferrée et abandonnée.

Cette activité estivale et historique permet :

- de faire la promotion de La Salévienne auprès des Genevois et des Français,
- d'offrir à chacun des participants la brochure « Le chemin de fer électrique et à crémaillère du Salève (Haute-Savoie) » (dix-sept pages et quarante illustrations), écrite tout spécialement pour cette activité, et la Carte de visite de La Salévienne (quatre pages),
- et d'amener cette année près de trente-six passagers au téléphérique du Salève en trois journées.

Gérard Lepère



Terres et pouvoirs partagés entre Genève et la Savoie : Valleiry et La Joux, XI^e-XVIII^e siècles

La première de nos conférences du cycle 2008-2009, qui a eu lieu le 12 septembre dernier, est l'heureux aboutissement d'un projet en coopération, tels que La Salévienne les aime.

La vedette du jour était la commune de Valleiry, qui nous recevait somptueusement (belle salle et excellent buffet, cordialité de son maire et de sa bibliothécaire...). En effet l'histoire, assez compliquée et mal connue jusqu'à ce jour de cette commune, fait l'objet d'un bel ouvrage paru la veille, coédité, intellectuellement et matériellement, par notre société et d'autres institutions de notre région. Car Valleiry a été choisie par La Salévienne et les co-contractants d'un projet, financé par la Communauté européenne (INTERREG III A), la région et la Confédération helvétique. Ce projet visait à éclairer un point encore mal étudié de l'histoire régionale : le partage des pouvoirs entre Genève et la Savoie, à propos des terres du chapitre de la cathédrale Saint-Pierre de Genève et du prieuré clunisien de Saint-Victor, dans les localités où ces deux puissantes institutions ecclésiastiques - sises à Genève au Moyen Âge - possédaient des terres et des droits. Or La Joux (hameau actuel de Valleiry) et Valleiry dépendaient respectivement de Saint-Victor et du Chapitre pour l'immense majorité de leurs terres et de leurs hommes. Et la Réforme, révolution purement religieuse, n'a rien changé : ces Messieurs de Genève finirent par récupérer, non sans mal, les propriétés et les droits de ces deux institutions « nationalisées » par eux. Je ne vous révélerai pas les détails de la situation complexe où se trouvaient les habitants de ces lieux, ni les multiples conflits résultant de cet enchevêtrement au cours des siècles, jusqu'à ce que le traité de Turin, entre la République de Genève et le roi de Piémont-Sardaigne, mît fin en 1754 à ces bizarreries d'un autre âge : il serait trop dommage que vous ne lisiez pas le magnifique ouvrage coédité

par les archives d'Etat de Genève, l'université de Savoie et La Salévienne : plus de 380 pages, illustrées, qu'on a peine à lâcher.

Les projets INTERREG sont destinés à encourager la coopération en Europe entre des régions voisines dépendant d'Etats différents. Ici chacun avait un besoin, une curiosité propre. Les archives de Genève ressentaient fortement le besoin d'un inventaire pour les nombreux documents qu'elle possède sur le Chapitre (de Saint-Pierre) et sur Saint-Victor. La Salévienne voulait voir étudié le partage des pouvoirs et connaître la vie et l'histoire des villages concernés, comme Valleiry. L'université de Savoie a co-dirigé le projet avec les archives de Genève et a confié à des étudiants avancés une partie des recherches ainsi qu'à des historiens aguerris. Enfin Paysalp (Association et Ecomusée à Viuz-en-Sallaz) a aussi rempli son rôle de vulgarisation par la réalisation d'une exposition (visible à l'Espace Albert Fol de Valleiry) et en montant une pièce de théâtre. Il est à noter que les archives ont monté aussi l'an dernier une exposition sur le sujet et publié un autre livre, plus général. L'inventaire des archives concernant Saint-Victor et le Chapitre a fait l'objet d'un cédérom (archives d'Etat de Genève, en vente aussi à La Salévienne), interactif, répertoriant plus de 600 documents et permettant des recherches par commune et par thème (dîme, etc.). Tous, tout en poursuivant leur objectif particulier, se sont enrichis par ce travail commun. Et Valleiry est un des très rares villages à voir son histoire écrite par des universitaires rigoureux et non par quelque amateur, érudit et passionné, mais plus ou moins éclairé.

Sur la tribune quatre intervenants nous présentèrent avec passion et clarté leur participation et les principaux résultats de leur travail : Mmes Sandra Coram-Mekkey et Catherine Santschi (Archives d'Etat de Genève), Catherine Hermann, MM. Cédric Mottier, Laurent Ripart (remplaçant M. le professeur Christian Guilleré, université de Savoie, empêché), notre président synthétisant chaque fois avec brio leurs

savantes interventions. Enfin M. le maire de Valleiry nous rappela brièvement mais fortement, combien nos frontières ont toujours été artificielles...

Et en plus j'ai enfin compris pourquoi ma grand-mère disait toujours : « raide comme la justice de Berne » !

Anne-Marie Beaugendre-Sartre



Histoires et légendes au Pays du Salève

A l'occasion des journées du patrimoine, le 21 septembre, La Salévienne et la Maison du Salève proposaient une conférence de l'auteur de ces Histoires et légendes à la Maison du Salève.

Journaliste et écrivain, adhérent de La Salévienne, Dominique Ernst s'intéresse depuis longtemps à l'histoire et aux légendes du Genevois haut savoyard. Lors de cette conférence, il montra que le Salève n'est pas seulement le paradis des pique-niqueurs et des randonneurs, mais que c'est aussi un territoire mystérieux, autrefois peuplé de fées, de sorcières, d'esprits ou de vouivres... Une montagne fréquentée par Gargantua, le fantôme du roi Hérode ou le docteur Frankenstein...

Au cours de la conférence, un diaporama présenta les dessins d'Henri Duyn illustrant magnifiquement cet ouvrage. Le livre fut dédicacé et souvent agrémenté d'un dessin personnalisé de l'illustrateur.

SALÉVIENS DE PARIS

Comme chaque semestre depuis plus de 10 ans, les Saléviens de Paris se retrouveront le samedi 11 octobre 2008 au restaurant « Au Petit Riche » pour écouter Philippe Duret leur parler des Gaulois (« Ah ces Gaulois... on croyait les connaître à travers Astérix et Vercingétorix. Que nenni... Point du tout... »). Parisiens et banlieusards, venez partager le repas et la redécouverte « d'ancêtres » que l'on croyait si bien connaître.

AVALANCHE DE PUBLICATIONS SALEVIENNES
--

En peu de temps de nombreux projets de publications, semés depuis plusieurs années, arrivent à terme. Merci de leur faire bon accueil... et de ne pas hésiter à mettre ces ouvrages dans la hotte du père Noël ! Après les Échos Saléviens publiés en début d'année.

Alsace-Savoie : des similitudes de destin, des cultures différentes par Manfred Schmitt. Texte de la conférence du 19 avril tiré à 100 exemplaires. Prix 10 € + port. 52 p. Cette sympathique petite plaquette a été publiée en un temps record, directement à l'initiative de son auteur.

Terres et Pouvoirs partagés entre Genève et Savoie : Valleiry et la Joux, XI^e – XVIII^e siècle. Si l'ouvrage apporte de nombreux éléments complètement inédits sur les deux communautés distinctes de Valleiry et de La Joux, il enrichit fortement la connaissance locale sur la période bernoise, sur le baillage de Ternier ainsi que sur « la fin » des terres de Saint-Victor et chapitre. Ce livre, commandé par La Salévienne dans le cadre d'un projet Interreg, a été réalisé avec le concours des archives d'Etat de Genève, de l'université de Savoie et de Paysalp.

Histoires et Légendes du Salève par Dominique Ernst, sorti le 21 septembre. L'auteur a rassemblé les légendes et histoires originales de « notre » Salève très agréablement illustré par Henry Duyn. L'ouvrage est co-édité avec la Maison du Salève.

Dingy-en-Vuache par Jean Rosay, ancien maire de Dingy et « vieux salévien » qui rassemble dans cet ouvrage à la fois des documents historiques concernant sa petite commune de Dingy-en-Vuache et des témoignages, souvent vécus, d'un passé qui s'en va. Cet ouvrage est réalisé avec l'appui financier de la commune de Dingy. Pour La Salévienne, l'ouvrage est aussi un hommage à l'auteur

considéré comme « un sage » dans tout le pays.

Victor Amédée II et l'absolutisme dans les États savoyards de Geoffrey Symcox traduit pour la première fois en français. Cet ouvrage, qui sortira également en octobre, est un événement pour l'histoire de la Savoie. C'est une biographie du duc de Savoie qui apporta la couronne royale à sa famille. C'est aussi un ouvrage réalisé par un Américain qui a un recul tout à fait singulier et intéressant sur les États de Savoie à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle. La traduction a été possible grâce au travail considérable d'Anne-Marie Beaugendre et Marcel Carminati. La maquette, toujours soignée, est de Maurice Baudrion. Ce livre est co-édité avec la SSHA (Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie).

Sont programmés également d'ici la fin de l'année, un ouvrage sur Paul Taponnier et un autre sur le Père Favre de Ville-la-Grand.

Participation à une publication en espagnol ! : « **Obras postumas de M. de Grimaldy** ». Cet ouvrage, publié au XVIII^e siècle, est traduit ici en espagnol par M. Louis Silva. La Salévienne et la SSHA ont participé en donnant des informations sur ce célèbre médecin royal, seigneur de Copponnex. Les deux sociétés sont remerciées par l'auteur. Pour télécharger l'ouvrage ou le commander en version papier (et uniquement en espagnol !) <http://www.bubok.com/libros/603/Obras-Postumas-de-M-de-Grimaldy>.

Un exemplaire est disponible à la bibliothèque... L'ouvrage est présenté ainsi par son traducteur : « Considéré comme l'un des livres de chevet de l'alchimiste Fulcanelli, ces "Œuvres posthumes de Denis de Coponay de Grimaldy" sont indispensables pour interpréter sans risque d'erreur les deux œuvres majeures de cet adepte du XX^e siècle. La présente traduction, augmentée de commentaires savants et de nombreuses notes de bas de page, œuvres du traducteur, permettra au

lecteur attentif de déchiffrer sans erreur « Le mystère des cathédrales » ainsi que « Les demeures philosophales », mais également de pénétrer dans le Temple de la Connaissance des philosophes anciens et d'y acquérir les clés de la méthode opératoire du Grand Œuvre.

La traduction espagnole que nous présentons, réalisée par Luis Silva, philosophe de la nature et alchimiste, met à la portée du public une des œuvres concernant l'alchimie et la spagyrie des plus rares, une des plus inconnues et des plus audacieuses de la littérature alchimique, si bien que Fulcanelli lui-même ne se risquait même pas à la citer, comme l'affirmait Eugène Canseliet, son unique disciple connu. »

BIBLIOTHÈQUE SALÉVIENNE

DONS

Paroles de poilus : lettres et carnets du front : 1914-1918. Ed. Libro. 186 p.

Le Bon sens des mots : glossographie historique, latine, héraldique, française et régionale par Régis Lançon pour Chablais généalogie. Tapuscrit de 566 p. Un dictionnaire spécialisé particulièrement utile pour les historiens et amoureux de l'histoire.

Les Graniteurs, maîtres de la pierre au Pays du Mont-Blanc par Christine Burnier et Jean-Paul Gay. Livre offert par Jean-Paul Gay. Ce livre évoque l'exploitation du granite de Combloux et Domancy.

Quelques exemplaires en vente à La Salévienne.

Les occupations magdaléniennes de Veyrier : Histoire et préhistoire des abris-sous-blocs par Laurence-Isaline Stahl Grestsch. Cahier d'histoire romande n° 105 et Documents préhistoriques n° 20. 329 p. 2006.

Nous aurons quelques exemplaires en vente pour les passionnés du Salève ou d'archéologie.

Merci aux généreux donateurs.

ECHANGES

Histoire de Menthon-Saint-Bernard par Constant de Bortoli. Mémoires & Documents de l'Académie Salésienne, t. 115. 573 p.

Association des Amis de Montmélian et de ses environs. n° 80, juin 2008. A noter en particulier un article sur Vauban et un autre sur « Francin et le duc Amédée VIII » suivis de « Approche de la cuisine médiévale ». 32 p.

Quartiers historiques du Vieux Saint-Jean par Pierre Geneletti. T. XLII de la Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne. 2008. 175 p.

La Franc maçonnerie dans les Pays de Savoie par Romain Maréchal. Société Savoisiennne d'Histoire et d'Archéologie T. CXI. 321 p.

Le Bugey. 95^e numéro. A noter particulièrement un article sur l'expansion de la Maison de Savoie à l'ouest du Rhône.

MONT SALEVE EN MARCHES

La 6^e édition de ce rendez-vous désormais incontournable des amoureux du Salève, de la marche, du plein air et de la bonne humeur a eu lieu le dimanche 7 septembre 2008.

La Salévienne y tenait un stand sous le même chapiteau que le Club alpin suisse et La Chanterelle, dynamique association spécialisée sur les champignons. Cette édition a surtout été l'occasion de rencontrer les élus locaux ainsi que les amoureux du Salève et de redécouvrir le téléphérique. La journée est également historique car elle a permis d'inaugurer la plaque déposée sur le bâtiment du téléphérique qui indique la préservation du Salève dans le cadre d'un contrat Natura 2000. Pour découvrir l'ambiance de cette journée, vous pouvez aller sur internet voir le film réalisé par Jacques Cusin à l'adresse :

<http://fr.youtube.com/watch?v=2ai5W1On41o&feature=user>

CARNET

NOS JOIES, NOS PEINES

C'est dans la joie que, le 4 mai 2008, Sarah petite fille de Mady et Claude Mégevand, notre président, a été accueillie au foyer de Julien et Agnès Zimboulas.

Nous avons la tristesse de vous annoncer le décès de Marguerite Cochard, mère de Gérard Lepère, membre du bureau de La Salévienne.

NOUVEAUX MEMBRES

Mino FAITA
240 Les Perdiroles
74300 THYEZ

Monique SALZE
145 Les Prés Vachens
74520 VALLEIRY

Christian KRONEGG
Chemin des Fiolages
CH SEZEGNIN

SOUVENIR DE MARGUERITE COCHARD

Marguerite Cochard est décédée le 6 août 2008 à l'âge de 86 ans. Elle suivait de très près les activités de ses enfants et petits-enfants, mais également celles de notre association.

Ses parents vendéens étaient venus travailler à Etrembières en 1931. Marguerite fréquenta la petite école du Pas-de-l'Echelle et fit sa première communion à l'église de Veyrier en Suisse. Après des études de sténo-dactylo à la Présentation de Marie à Saint-Julien-en-Genevois, elle travailla comme « employée de bureau » durant toute l'année 1939 chez le fromager Jean-Marie Guerraz au Châble-Beaumont. (Elle faisait

4 fois par jour à bicyclette le trajet de 11 km entre son domicile au Pas-de-l'Echelle et le Châble...).

Pendant la guerre, elle fut « auxiliaire du bureau dactylographe à l'administration centrale du ministère du Ravitaillement » à Vichy (23.04.1941 au 12-07-1944), puis travailla pour les FFI du 17-07-1944 au 31-03-1945. Elle revint ensuite à Annemasse au « Service des Contrôles Techniques d'Annecy » travailler pour le Ministère de la Guerre, comme « auxiliaire de bureau-dactylographe » du 16-04-1945 au 31-12-1945. De 1946 à 1982, sa carrière se poursuivra à Billancourt puis Paris dans les sociétés commerciales des *Confitures Maître Frères* et *Augustin Legay* (engrais) devenue *Cie du Phospho Guano* en 1972 : elle terminera sa carrière professionnelle comme secrétaire de direction.

Ses bonnes connaissances de l'orthographe ont été utilisées pour la correction de la plupart des textes publiés par La Salévienne...

Pour ceux qui désirent en savoir plus sur la vie de Marguerite Cochard, le site internet de La Salévienne présente plusieurs photos d'elle en Haute-Savoie entre 1937 et 1949 ; en voici une petite sélection classée par ordre chronologique : photos d'indices : 95 et 154 (année 1937), 282 (1938), 400 (1943), 48, 96 et 265 (1949).

Gérard Lepère

A LIRE, VOIR, ENTENDRE

PUBLICATIONS SAVOYARDES

Le Château des Avenières : Belle plaquette, éditée par Georges Humbert, retraçant à la fois la construction du château et la vie des personnages célèbres qui l'ont construit et fait vivre. En vente à La Salévienne.

La voix des Allobroges, un nouveau journal indépendant pour les pays de Savoie. C'est le titre d'un journal lancé il y a trois ans par deux jeunes Savoyards indépendants qui veulent faire de ce journal le canard qui parle des deux départements savoyards. Le titre est complété par une phrase qui résume un peu l'esprit du journal : « le canard savoyard qui ouvre son bec ». Nous avons rencontré Brice Perrier, sympathique Chambérien qui s'est lancé dans une aventure complexe, généreuse et même audacieuse, mais bien sûr intéressante pour la diversité de l'information dans les Pays de Savoie. Vous y découvrirez de bons articles de fond, parfois un peu d'impertinence et beaucoup d'humour. Parmi les rédacteurs d'articles on retrouve des personnes que La Saléviennaise apprécie, notamment André Palluel-Guillard et Rémi Mogenet et qui plus est sont adhérents ou contributeurs actifs pour nos conférences et publications. La formule actuelle va certainement évoluer dans les prochains mois. Une rubrique devrait être réservée aux Sociétés savantes de Savoie et une association, un peu à l'image de l'association « la 8 » pour TV 8 Mont-Blanc, est en train d'être montée pour soutenir ce journal et garantir son indépendance. Vous pouvez le trouver en kiosque pour seulement 1,5 € ou plus simplement et plus certainement en vous abonnant pour 10 € par an (4 numéros) en envoyant votre chèque libellé à : Les publications Allobroges, 377 avenue du Comte Vert 73000 Chambéry. Notre association se constitue une collection complète de ce journal.... Pour les historiens de demain ! Une initiative téméraire qui mérite un large encouragement.

Histoire de la communauté juive de Carouge et de Genève, volume 1 : De l'Antiquité à la fin du XIX^e siècle, par Jean Plançon.

C'est l'histoire du peuplement juif en région genevoise que l'auteur nous fait découvrir dans un ouvrage qui met en

lumière les différents événements politiques venus ponctuer, parfois de manière douloureuse, un long processus d'intégration. Chassés de Genève à la fin du XV^e siècle, les Juifs doivent attendre le milieu du XVIII^e siècle et la naissance de Carouge sous dépendance sarde, pour pouvoir à nouveau s'approcher de la grande cité des Alpes.

Dans la cité carougeoise, ils sont accueillis avec une bienveillance bien rare pour l'époque, en bénéficiant du soutien de quelques notables influents, tel Pierre-Claude de la Fléchère, comte de Veyrier, véritable fer de lance de la politique libérale et tolérante qui permettra à Carouge d'écrire une des plus belles pages de son histoire. Les Juifs, presque tous originaires d'Alsace, peuvent alors participer à l'essor de l'économie locale, exercer librement leur culte et développer les structures institutionnelles de leur communauté, mais surtout être considérés comme des citoyens à part entière. Mais après l'annexion du territoire de Carouge au canton de Genève, un difficile combat pour l'obtention des droits civiques s'engage à nouveau. Ce n'est qu'en 1857 que les membres de cette communauté sont enfin reconnus par un Conseil d'Etat qui leur accorde l'accès à la citoyenneté. Dès lors, la communauté israélite de Genève connaît une forte croissance démographique, passant de 170 membres en 1859 à 1 119 membres en 1900. C'est la période qui marque aussi l'essor de l'université de Genève et de sa faculté de médecine, notamment grâce à l'apport massif d'étudiants russes, dont 80 % sont de confession juive.

Accompagné d'une importante documentation, l'ouvrage propose aussi plusieurs annexes : notices biographiques, tableaux de composition des communautés juives depuis le XIII^e siècle, glossaire des termes hébreux. Deux autres volumes, encore à paraître, traiteront du XX^e siècle et de la période contemporaine.

SALON DU LIVRE SAVOYARD

Le salon du livre savoyard de Ripaille aura lieu le dimanche 9 novembre et l'invité d'honneur sera André Langaney,

professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris et ancien directeur du Département d'anthropologie et d'écologie de l'université de Genève

EXPOSITIONS

Maison du Salève avec participation de La Salévienne

Les transports au Salève : des voies romaines à l'autoroute A 41

Exposition à visiter absolument avant le 29 mars 2009 à la Maison du Salève. La Salévienne est associée à cette exposition qui retrace deux mille ans d'histoire des communications dans la région du Salève : voies romaines, voie du Moyen Âge, ânes, tramway, chemin de fer, téléphérique, autoroute, y compris quelques projets qui n'ont pas abouti. A voir en famille.

Maurice Baudrion, Gérard Lepère, Michel Brand et Claude Mégevand ont participé à la conception de cette exposition avec les dirigeants de la Maison du Salève.

Annecy

Venance Payot, un guide-naturaliste au pays du Mont-Blanc.

Venance Payot, né à Chamonix en 1826, a exercé divers métiers tout au long de sa vie. Guide de haute montagne, il a accompagné nombre de touristes « à la glace » mais rapidement il se fait connaître comme éminent naturaliste. C'est en effet un passionné de sciences naturelles et lors de ses courses il collecte plantes, cristaux, insectes... Il crée une collection savante qui fait de lui un digne représentant de ces savants chercheurs et collectionneurs du XIX^e siècle. Auteur de nombreuses publications « touristiques » et communications savantes.

Bibliothèque Bonlieu jusqu'au 25.10.2008.

Martigny

Hans Erni - 100^e anniversaire

L'exposition, qui se veut un hommage à l'artiste lucernois, ouvrira ses portes le 28 novembre. Celui dont en Suisse personne n'ignore l'existence fêtera ses cent ans le

21 février 2009. Et si son âge canonique tient de la performance, n'oublions pas qu'aujourd'hui encore Erni est quotidiennement sur le métier, lucide, actif et combatif. Intime et inédit sont les deux axes de la présentation. La plupart des œuvres montrées n'ont jamais été vues à Martigny. Elles portent souvent l'empreinte, et jusque dans les paysages, de celui qui fit d'abord un apprentissage d'arpenteur géomètre, puis de dessinateur architecte. Erni n'aura été que partiellement un peintre de chevalet, preuve en est son engouement pour les grandes surfaces. Sa fresque monumentale, « La Suisse, pays de vacances des peuples », mesurant 5 m sur 100, est l'exemple du genre.

Du 29 novembre 2008 au 1^{er} mars 2009.

Musée d'art et d'histoire de Genève

Dix écoles d'horlogerie suisses. Chefs-d'œuvre de savoir-faire.

Cette nouvelle exposition temporaire organisée par le Musée de l'horlogerie et de l'émaillerie de Genève instaure un dialogue entre les collections conservées par l'institution genevoise et les œuvres réunies par d'autres musées ou choisies par des collectionneurs autour d'un thème particulier : la montre-école, chef-d'œuvre signant l'accomplissement d'un apprentissage assidu et exigeant et montrant tant l'adaptation de l'enseignement aux exigences industrielles que les inventions technologiques et l'évolution des métiers. Jusqu'au 11 janvier 2009.

Akhénaton et Néfertiti, soleil et ombres des pharaons.

Héritiers d'une civilisation florissante, le roi Akhénaton et son épouse Néfertiti (XIV^e siècle av. J.-C.) s'affranchirent des traditions polythéistes millénaires et proclamèrent l'existence d'une divinité unique, dont le soleil est la manifestation tangible. L'exposition s'interroge sur les rapports entre pouvoir, art et religion. Elle nous montre comment les chercheurs reconstituent patiemment, entre chefs-d'œuvre et témoignages quotidiens plus modestes, les aspirations

et réalisations d'un règne original entre tous ceux que nous fait connaître l'ancienne Egypte.

Du 17.10.2008 au 01.02.2009

L'Italie avant Rome (nouvelle salle d'archéologie). Ce nouvel espace d'exposition met en lumière l'évolution culturelle de la péninsule italienne depuis l'âge du Fer jusqu'à l'hégémonie romaine. La culture étrusque y occupe une place centrale. La culture villanovienne ainsi que quelques peuples italiques y sont désormais représentés.

IL ÉTAIT UNE FOIS

LA FIEVRE DE L'OR NOIR GAGNE LA REGION FRONTALIERE (suite)

Annemasse, 9 mai - La région frontalière renferme-t-elle des gisements de pétrole ? On le saura bientôt. La Compagnie Générale de Géophysique vient de détacher, dans le secteur Viry-Valleiry, un nombreux personnel et un important matériel (une vingtaine de gros camions à usages divers). Nous avons déjà eu l'occasion de faire état des investigations des radiesthésistes annemassiens qui recherchaient du pétrole au pied du Salève, à Présilly. Le maire de cette commune, M. Déprez, s'était intéressé lui-même à cette affaire et nous avons signalé à l'époque qu'il désirait faire inclure le village de Présilly dans le périmètre des recherches de gisements pétrolifères, dès que celles-ci commençaient dans la région.

Nous ne pensions pas alors que le jour était si proche et ce n'est pas sans une certaine surprise que nous avons vu entrer en action la Compagnie Générale de Géophysique. Les techniciens de cette société vont effectuer une sorte de radiographie du sol en profondeur. A l'aide d'explosifs, ils provoqueront de petits tremblements de terre et recueilleront sur

des appareils enregistreurs des graphiques qui fourniront de précieux renseignements sur la nature des couches internes.

Suivant le résultat de ces expériences, des sondages peuvent être entrepris et, qui sait ? L'on verra peut-être jaillir une belle colonne de pétrole près de la frontière franco-suisse.

L.C.

Le Dauphiné Libéré – samedi 10 mai 1957
relevé par **Marie-Thérèse Hermann**

Étant donné le prix actuel du pétrole, ne serait-il pas bon de "creuser" un peu ce problème ?

FIGURES GENEVOISES

LE GÉNÉRAL DUFOUR (1787-1875)

En février 1781, un soulèvement éclata dans Genève. Les révolutionnaires réclamaient la liberté, l'égalité et, pour la ville, un gouvernement républicain calqué sur le modèle des États-Unis. Louis XVI, conscient du fait que le soulèvement serait un mauvais exemple pour son propre peuple, envoya des troupes. Les révolutionnaires furent écrasés et, en 1782, environ mille personnes durent fuir la ville.

Ce sont ces circonstances qui guidèrent Guillaume-Henri, le futur général Dufour, car il était né le 15 septembre 1787 à Constance, à la frontière germano-suisse, où sa famille avait trouvé refuge. Il avait deux ans quand la Révolution française éclata. Un gouvernement plus libéral étant arrivé au pouvoir à Genève, les Dufour y revinrent.

En 1798, l'armée française occupa Genève qui devint le chef-lieu du département du Léman. Du coup, Guillaume-Henri Dufour devenait citoyen français et pouvait par conséquent déposer une demande d'inscription à la prestigieuse École polytechnique de Paris.

En 1807, à vingt ans, il y fut admis à la cent quarantième place dans une classe de cent quarante quatre élèves, et deux ans plus tard il en sortait cinquième de sa promotion. Il poursuivit son instruction à Metz, à l'école militaire du génie et de l'artillerie. En 1811, au plus fort des guerres napoléoniennes, il acheva sa formation et fut envoyé à Corfou pour fortifier l'île contre les attaques de la marine anglaise. Le 27 juin 1813, lors d'un échange de feu avec les navires de guerre anglais, il fut grièvement blessé. En fait, les Anglais avaient pris toutes les îles ioniennes à l'exception de Corfou. Quatre ans plus tard, Dufour démissionnait de l'armée française.

À partir de cet instant, Guillaume-Henri Dufour semble avoir joui d'une énergie hors du commun et d'une inépuisable bonne fortune dans une grande variété d'entreprises. En 1817, il épousa Suzanne Bonneton et le couple s'installa dans une maison située dans le parc des Contamines, en face de l'actuel musée d'Histoire naturelle de Genève.

Cette même année, il devint ingénieur cantonal de Genève, poste qu'il allait occuper pendant trente-trois ans. À partir de 1820, il fut le maître d'œuvre de plusieurs grands projets qui modernisèrent la région du port et établirent les quais, donnant au littoral genevois son visage actuel. L'île Rousseau acquit sa présente allure et l'éclairage au gaz fut installé dans les rues de la ville. Il construisit quelques-uns des premiers ponts suspendus et participa à l'établissement des parcours des lignes de chemin de fer suisses, en particulier la ligne Lyon-Genève, achevée en 1858.

En 1819, Dufour commença sa carrière politique grâce à son élection au Conseil de Genève sous l'étiquette libérale. Au cours des années 1840, il allait jouer un rôle de premier plan dans le gouvernement de la ville et il se montra particulièrement opposé aux mesures radicales de James Fazy. Il fut aussi élu à plusieurs reprises au parlement de Berne, tantôt comme représentant de Genève,

tantôt comme représentant du canton de Berne. En 1843, on lui confia la charge de la force armée de Genève lors d'une crise qui opposa éléments radicaux et conservateurs. La situation se dénoua pacifiquement.

Dufour fut le cofondateur de l'École militaire de Thoune. Il y enseigna le génie militaire jusqu'en 1831. Il eut pour élève un certain Louis-Napoléon Bonaparte, qui allait devenir plus tard empereur des Français (voir Henry Dunant, Bénéon n° 60, avril 2008). Par la suite, Dufour devint colonel de l'armée fédérale suisse et fut chargé d'organiser la défense du pays. Il a signé plusieurs ouvrages sur l'histoire et la tactique militaires ainsi que sur les fortifications. Durant les crises des années 1840 et 1850, Dufour fut nommé commandant en chef de l'armée suisse.

Il fut également l'un des fondateurs de ce qui allait devenir le Comité international de la Croix-Rouge. Il le présida au cours de sa première année d'activité en 1864. Pendant plusieurs années, il fut aussi membre du conseil d'administration de l'Église protestante suisse.

Parmi les réalisations les plus prestigieuses de Dufour, il faut mentionner la préparation des cartes topographiques de la Suisse. Les guerres napoléoniennes avaient permis de comprendre enfin l'importance pour l'artillerie des cartes exactes. En 1832, il persuada les autorités que la cartographie de la Suisse ne pouvait être réalisée que s'il disposait de fonds suffisants et de la main-d'œuvre adéquate. Malgré les difficultés considérables qu'il soulevait, le projet fut achevé en 1865 et finit par être connu dans le monde entier pour son niveau de précision « jamais atteint auparavant ». Au début, Berne fut adopté comme point d'origine des mesures, mais le point de référence est maintenant fixé sur les pierres du Niton, un bloc erratique glaciaire situé dans le port de Genève. (Dufour posa une plaque en cuivre sur le grand rocher le plus éloigné de la rive gauche à 373,64 mètres au-dessus du niveau de la mer.)

C'est cependant la crise de Sonderbund qui en 1847 fit de Dufour un héros national (voir ci-après). Lorsque six cantons catholiques suisses voulurent se séparer de la confédération, Dufour fut placé à la tête de l'armée nationale chargée de faire revenir les cantons sécessionnistes dans le giron de Berne. Disposant de soldats en plus grand nombre et mieux entraînés, de meilleurs canons et équipements, il les utilisa de façon décisive pour réduire les rebelles en vingt-six jours. Le gouvernement suisse reconnaissant fit don à Dufour de 40 000 francs pour son rôle dans cette affaire, somme qu'il distribua en partie aux blessés des deux camps. De nombreux gouvernements, à l'exception notable du Royaume-Uni, condamnèrent la Suisse pour cette action, mais une malheureuse coïncidence voulut que ces gouvernements durent faire face à leurs propres révolutions en 1848, ce qui permit à la Suisse d'ignorer - et elle ignore effectivement - leurs protestations.

Dufour, ennemi de toute forme de vanité ou d'excès, acquit la réputation d'un homme toujours à la recherche du juste milieu, même si à l'occasion cela le plaçait dans des situations inconfortables. L'infatigable champion de l'unité nationale, que l'on disait conservateur, intègre et désintéressé, mourut sous son toit le 14 juillet 1875. On peut de nos jours admirer la statue équestre du général Dufour élevée au milieu de la place Neuve à Genève.



LA CRISE DE SONDERBUND

La crise de Sonderbund trouve son origine dans le canton d'Argovie où, en 1840, on voulut obliger la minorité catholique à jurer fidélité, ce qui provoqua sa protestation. Le 13 janvier 1841, le gouvernement cantonal déclara dissous les huit couvents qui avaient sonné la révolte. Cependant, le pacte fédéral de 1815 protégeait spécifiquement les couvents et les plaçait sous protection non pas cantonale mais fédérale. Les cantons catholiques exprimèrent leur mécontentement et une guérilla éclata entre Argovie

et Lucerne. Le 11 décembre 1845, les cantons catholiques de Fribourg, Lucerne, Schwytz, Unterwald, Uri, Valais et Zoug s'allièrent en une fédération secrète, le Sonderbund (l'alliance séparée), pour veiller à ce que le pacte fédéral fût respecté. À l'exception de Fribourg, complètement isolé, ces cantons formaient un territoire contigu au cœur agricole et montagneux de la Suisse. Ils firent appel aux jésuites pour leur confier l'enseignement religieux. L'opposition, qui regroupait les cantons de Berne, Genève, Saint-Gall, Soleure, Vaud et Zurich, commença à s'organiser. La Diète fédérale, réunie à Berne en juillet 1847 vota par une majorité de douze cantons contre dix, la dissolution du Sonderbund. Appenzell Rhodes-Intérieures et Neuchâtel se déclarèrent neutres (ils furent pour cette raison frappés d'une amende par la suite). La guerre du Sonderbund commença le 4 novembre 1847. Fribourg capitula presque sans coup férir. Le vingt-cinquième jour, le dernier canton - le Valais - se rendait. Le nombre de tués resta modeste, et les troupes victorieuses reçurent du général Dufour l'ordre de s'abstenir de tout acte de vengeance. Les jésuites furent expulsés et le pacte de 1815 remplacé par la Constitution de 1848.

John Fox

Sources :

- www.swisstopo.ch/fr/basics/geo/faq/horizon
- College-de-vevey.vd.ch/elevés/Rues-de-vevey/nou.general-guisan.htm
- www.memo.fr/article.asp?
- www.asst.ch/PIONNIERS/05.Dufour.FR.html
- www.geneve.ch/fao/2003/20030903.asp

<p>THOMAS PLATTER À THIOLLAZ (SAINT-JEAN-DE-CHAUMONT) : UN TABLEAU MISÉRABLE</p>

Au cours de ses pérégrinations en direction de la France en 1595, Thomas Platter est amené à traverser la région du Vuache, avant de suivre la route malaisée des Usses pour rejoindre Seyssel. À cette occasion, notre voyageur rapporte une

courte halte dans un village nommé « Sigle » ou « Tiola ». E. Le Roy Ladurie, qui commente le journal de Platter, indique en note qu'il n'a pu identifier cette localité. Que n'a-t-il demandé à un Salévien qui lui aurait aussitôt répondu qu'il s'agit de Thiollaz, ou Saint-Jean de Thiollaz, ou encore Saint-Jean-de-Chaumont (XVIII^e s.), communauté civile distincte de Chaumont jusqu'à la Révolution. Thiollaz possédait également son église paroissiale, vraisemblablement jusqu'à la fin du XII^e siècle. Mais par la suite, cet édifice culturel fut déchu de son titre d'église paroissiale pour devenir une simple annexe de la paroisse de Chaumont. Le territoire de cette commune était particulièrement étriqué et enserré entre la colline de Chaumont et les gorges du Fornant. Sur la mappe de 1730, l'habitat apparaît particulièrement éclaté, en plusieurs écarts, au Crêt, à Thiollaz, au Mappaz (Malpas), au Croiset...

Lorsque Thomas Platter s'arrête à Thiollaz pour déjeuner, il observe un « *peuple ruiné, un pays sinistré. C'est spécialement vrai s'agissant du susdit village, on ne pouvait s'y procurer que du pain et du vin* ». Profitons de quelques documents pour tenter d'entrevoir quelques aspects de la vie des habitants de Thiollaz à l'époque moderne. Quelques années avant le passage de Thomas Platter, en 1562, le dénombrement pour la gabelle du sel indique quatre-vingt dix-neuf habitants répartis en quinze feux, ce qui donne une moyenne très élevée de 6,6 personnes par feu. Cette valeur s'explique par la présence de nombreuses familles élargies (six contre neuf familles nucléaires), dont de nombreuses frêrèches. Les records sont obtenus par le feu de Michel Novel, qui compte seize personnes, et surtout par celui dirigé par Nicolas Chomontez (Chaumontet), qui comprend vingt personnes ! Nous avons affaire à une société composée de modestes agriculteurs. Seules trois familles sortent du lot, qui possèdent un peu plus de vaches que les autres, dont un granger, Lois Torel. On trouve également un couturier, Jacques Garin (ou Guérin). Toutes ces personnes vivent

autour de l'ancienne famille noble qui a donné son nom à la localité, les Thiollaz. Dans les années 1560, on compte trois foyers, celui de Pierre de Thiollaz, veuf, et ses trois enfants, celui de Jehan Amédée et Claude Charles son frère, enfants de François de Thiollaz, qui semble plus à l'aise (trois bovins, trois brebis, deux serviteurs). Le premier des garçons héberge également une fille illégitime. Deux ans plus tard, un autre dénombrement cite la veuve de feu noble George de Thiollaz et ses cinq enfants.

Une première cause de la pauvreté de la population évoquée par Platter tient aux événements. Notre voyageur en effet intervient lors d'un moment de tension particulièrement fort entre Genève et le duc de Savoie. Ce dernier, Charles-Emmanuel, essaye alors de réduire la cité en organisant un blocus. Genève réagit par une tactique de coups de main lui permettant de capturer des prisonniers, de se procurer du butin et des vivres, mais aussi d'affaiblir les défenses ennemies. Chaumont et Thiollaz ne sont pas épargnées et subissent des attaques en juin 1589 et en octobre 1590. Un chroniqueur rapporte : « *Toutes les compagnies de pied sont acheminées jusques à quatre lieues loin près de Chaumont, au village de Thioles, où se fait la munition pour le fort de Sonvi, ont gasté les fours et les moulin, ont dissipé une partie des munitions, mis le reste à mal et brûlé le village* ». L'église et la maison forte de Thiollaz sont brûlées et les archives dispersées. Il semble que les habitants aient peu à peu réussi à effacer les traces de ce drame. En effet, lorsque Mgr François de Sales visite la localité en 1607, l'église avait dû être reconstruite.

Une deuxième cause de cette misère tient aux effectifs de population par rapport à la capacité du terroir. Il semble que le territoire de Thiollaz ne puisse faire vivre honorablement plus d'une douzaine de familles. On trouve ainsi dix-sept feux en 1732. Vers 1750, on mentionne douze feux dont les deux tiers sont obligés de mendier ou d'aller aux journées pour vivre. Vers 1773, on retrouve l'effectif de 1562, soit quatre-vingt-dix-neuf personnes. Le

bétail est particulièrement limité, on ne compte que douze vaches en 1562 (certes compensées par la présence de trente-huit chèvres et quatre-vingt-quinze brebis), et quelques vingt-sept vaches en 1773 (mais il n'y a plus de chèvres et seulement dix moutons). Cette faiblesse du bétail s'explique par la quasi absence de prés et autres pâturages et par la faible superficie des communaux (4,8 % du territoire seulement). L'essentiel du territoire est occupé par les champs (44 % de la superficie vers 1730), sur lesquels on cultive surtout du froment et de l'orge. Mais les rendements sont faibles, 3 à 4 fois la semence pour les meilleures terres. La vigne est également importante (22 % de la superficie). Le froment et le vin blanc sont vendus à Genève. Mais dans les années 1740, les Genevois préfèrent acheter du vin rouge de Chautagne, « *et cela parce que les médecins de la dite ville se sont mis en idée que les vins blancs de Frangy et de son voisinage étaient contraires à la santé à cause de leur violence* ». Les contemporains accusent également les phénomènes naturels qui gênent l'agriculture, c'est-à-dire la présence de nombreux rochers nus, précipices, avalanches, pentes, les eaux qui entraînent tout dans le temps des grosses pluies et les nombreux fonds qui souffrent du voisinage du torrent du Fornant. On peut ajouter à tout cela l'étroitesse des propriétés (six parcelles par propriété seulement vers 1730 contre une moyenne de douze pour l'ensemble des communautés du val des Usses) et une part majeure de la propriété noble (44 % du sol).

Face à toutes ces contraintes, chacun peut tomber facilement dans la misère. Ces drames sont particulièrement visibles lorsque l'on compare les dénombrements de 1562 et de 1564. En 1562, aucun feu n'est qualifié de pauvre. Deux ans plus tard, on en compte deux. Le cas le plus frappant est celui de Jacques Binest qui vit avec son fils, sa bru, leurs quatre enfants et qui tient une servante et un peu de bétail en 1562. En 1564, on retrouve ce dernier « *pauvre et misérable* ». Les expédients pour survivre sont alors divers. Le dénombrement évoque la possibilité pour plusieurs enfants et jeunes gens de se mettre « *à service* ». Une enquête de 1757 apporte quelques précisions : certains vont mendier dans les pays étrangers (France, Genève...) et sept à huit hommes et femmes vont chaque année aux moissons dans les environs de Genève où elles ont lieu plus tôt qu'à Thiollaz. D'autres font également des transports pour l'entrepôt de sel de Frangy à celui de Viry ou emportent des marchandises jusqu'à Genève.

Dominique Bouverat

Principales sources :

E. Le Roy Ladurie, *Le siècle des Platter*, Fayard, 1995, p. 78.

Arch. dép. de Savoie, SA 1960 (gabelle du sel 1562-1564).

Arch. dép. de Hte-Savoie, Cadastre de 1730, Saint-Jean-de Chaumont et 1 J 1223, fragments des registres des délibérations du conseil de Saint-Jean-de-Chaumont (à partir de 1749).

Rédaction

Anne-Marie Beaugendre-Sartre, Marie-Thérèse Hermann, Jean-Yves Bot, Dominique Bouverat, Jean-Pierre Chauvet, François Déprez, John Fox, Gérard Lepère, Claude Mégevand.

Responsable de la publication : Marielle Déprez.

Pour tout renseignement ou adhésion, contacter :

LA SALÉVIENNE – 4 ancienne route d'Annecy - 74160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS

Téléphone : 04 50 52 25 59 - Fax : 04 50 35 63 16

Courriels : la-salevienne@wanadoo.fr (président)

- Megevandcerise@aol.com (administration)

Site Internet : <http://www.la-salevienne.org>